



Revers et succès (1662-1663)

Léo-Paul Desrosiers

Numéro 27, 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079895ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079895ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desrosiers, L.-P. (1962). Revers et succès (1662-1663). *Les Cahiers des Dix*, (27), 77-95. <https://doi.org/10.7202/1079895ar>

Revers et succès (1662 – 1663)

Par LÉO-PAUL DESROSIERS,
de l'Académie canadienne-française.

Après le combat où mourut Lambert Closse, au début de l'année 1662, dans le mois qui suivit la naissance de Jeanne Le Ber, un ralentissement de la guerre iroquoise se marque assez nettement. Mais les inquiétudes sont vives. L'attaque est venue des Onnontagués, l'une des tribus amicales de l'Ouest, où Garakonthié cherche à imposer une politique française; le père Simon Le Moine (Ondessonk) est son invité, chez lui, en Iroquoisie, dans la capitale; il devait revenir avec des prisonniers français rachetés des autres tribus. Il devient évident que l'indiscipline règne, que le grand chef n'est pas obéi complètement, que tous ses concitoyens ne le suivent pas et qu'enfin la vie de ces Français est en grand danger.

Mais le temps passe. Aucun grand parti de guerre ne se présente immédiatement. Toutefois, au temps de Pâques, le *Journal des Jésuites* rapporte un petit engagement à Ville-Marie : deux colons sont blessés de même que de nombreux Iroquois.

Une action plus vive a lieu à Montréal, le 8 mai. A l'est de la place, une cinquantaine d'ennemis viennent se poster dans la forêt, autour de la ferme Sainte-Marie. Un prêtre de Saint-Sulpice va et vient dans les alentours, une partie de la journée, sans être découvert; il tente même d'allumer un feu, n'y réussit pas, heureusement, car la fumée aurait révélé sa présence; des domestiques l'accompagnaient pourtant.

A la fin, les colons se mettent en chemin pour regagner la ferme. Sauf trois : Roulier, Trudeau et Langevin. Puis un autre du nom de Soldat qui remplit la fonction de sentinelle mais rêve dans la redoute. Alors les Iroquois dissimulés dans les « ferdoches », s'avancent en catimini pour capturer le trio. L'un d'eux lève soudain la tête, les aperçoit, s'écrie : « Aux armes. Voici les ennemis sur nous. » Tous saisissent

leurs mousquets, courent vers la redoute, essuient une décharge générale, à courte portée, qui ne touche cependant personne. Grand, fort, résolu, Trudeau rejette dans le fortin le dénommé Soldat qui s'enfuyait, et là, les quatre colons se défendent. L'attaque est vive. Deux ou trois cents coups de fusil criblent les murs, mais n'ont d'autre effet que de couper en deux le fusil de Roulier.

La fusillade roule ses échos dans la forêt. A la ferme Saint-Gabriel, M. de Belestre l'entend, rassemble tous les hommes disponibles, part avec eux; en route, il rencontre les colons de la ferme Sainte-Marie partis avant l'engagement, qui veulent fuir ou qui se préparent à secourir leurs amis. Il les rallie tous à ses hommes et le contingent au complet s'introduit dans la redoute attaquée. Bien protégé, il tire sur les assiégeants avec beaucoup d'adresse puis entreprend de les cerner.

Les coups de feu s'entendent maintenant jusqu'au fort. Là aussi se forme un détachement qui va prêter main-forte aux assiégés. Mais il n'arrivera sur les lieux qu'après la retraite de l'ennemi qui, se voyant sur le point d'être enveloppé, a détalé avec ses blessés; l'un de ces derniers mourra tout de suite. Evidemment, les Montréalistes apprennent l'art de la guerre en forêt.

Ces escarmouches font comprendre pourquoi ils ne peuvent cultiver le sol aussi bien qu'il le faudrait. La famine est toujours menaçante. Mais au 2 juin 1662, le père Chaumonot quitte Québec pour Ville-Marie dans la chaloupe d'un nommé Toupin, avec cent minots de blé, de la farine et de la galette. Quatre soldats de la garnison l'accompagnent pour plus de sûreté. Ce sont les Jésuites eux-mêmes qui ont défrayé ce ravitaillement. Ils ont dépensé soixante livres et Mgr de Laval a fourni le reste de la somme.

Parce qu'un habitant du nom de Michel Louvert dit Desjardins est tué la nuit par un Indien ami en état d'ivresse, Maisonneuve impose divers règlements. La nuit venue, personne ne tirera de coups de feu sans nécessité; personne ne circulera sans un fanal une fois le couvre-feu sonné et ne sortira même de sa maison.

Le 26 juin, deux autres Montréalistes, Guillaume Pinçon, natif de Rouen, âgé de quarante ans, et Jean Hasté, de Paris, âgé de vingt-cinq ans, périssent aux mains des Iroquois dans des circonstances inconnues.

Inutile de dire que le siège flottant, irrégulier, de la place, se poursuit, mais plus mollement. Pourquoi cet acharnement ? Soeur Morin nous dit que les Iroquois en « voulaient » à l'Île, « plus qu'aux autres terres habituées du Canada, à cause, disent-ils, que celles-ci leur appartiennent et que leurs ancêtres y ont toujours demeuré comme en leur habitation de choix et d'élection. »

Les combats ne sont pas tous enregistrés, comme le répètent les documents. Surtout aux Trois-Rivières que les annalistes oublient un peu trop. Mais Pierre Boucher, dans le livre qu'il écrit actuellement, pour le Roi, décrit bien la situation. Il sait parler des Iroquois, « nos ennemis qui nous tiennent ressésés de si près, qu'ils nous empêchent de jouir de commodités du Pays : on ne peut aller à la chasse, ni à la pêche, qu'en crainte d'être tué, ou pris de ces coquins-là; et même on ne peut labourer les champs, et encore bien moins faire les foins, qu'en continuel risque : car ils dressent des embuscades de tous côtés, et il ne faut qu'un petit buisson, pour mettre six ou sept de ces barbares à l'abri... qui se jettent sur vous à l'improviste... Ils n'attaquent jamais qu'ils ne soient les plus forts; s'ils sont les plus faibles, ils ne disent mot : si par hasard ils sont découverts, ils quittent tout, et s'enfuient; et comme ils vont à pied, il est malaise de les attraper... »

Les *Relations* profitent de ce demi répit, pour raconter des évasions. Un chapitre s'intitule : « Fuite merveilleuse d'un Français, échappé des mains des Iroquois »; et un autre parle des... « Accidents arrivés à quelques Français et Sauvages captifs. » (1661, pp. 24 et 27).

Un crucifix volé en Nouvelle-France est aussi cause de toute une histoire. En 1661 un parti ennemi s'en était emparé à Argentenay, à l'île d'Orléans. Il avait deux pieds de longueur. Au cours d'un voyage, Garakonhié le découvre chez les Agniers. Il n'a pas de repos aussi longtemps qu'il n'en a pas négocié l'achat. Il le transporte avec respect dans la capitale de l'Iroquoisie, l'installe dans la cabane qui abrite le père Simon Le Moine (Ondessonk). Français et Hurons captifs viennent y prier. Ondessonk risquera sa vie en le défendant contre un ivrogne.

Soudain éclate alors comme un coup de tonnerre sur Ville-Marie. Le 31 août 1662 apparaissent au bas des rapides de Lachine un groupe de canots iroquois. L'un d'eux porte « une enseigne pour se faire con-

naître comme ami ». (1662, p. 12). Ils s'approchent ouvertement de la rive. Puis les canotiers font une décharge générale de toutes leurs armes en signe de joie.

C'est le père Simon Le Moine que l'on croyait à jamais perdu qui revient; c'est un second contingent de neuf prisonniers que les Iroquois relâchent; c'est Garakonhié lui-même qui les ramène sous la protection d'une vingtaine d'Onnontagués. On désespérait de jamais les revoir à Ville-Marie; on les croyait morts. Aussi le délire règne dans la place. Et bientôt tous courent à la chapelle pour remercier la Providence. Il est probable que c'est à ce moment que revient le jeune Michel Messier, le mari d'Anne Le Moyne.

Suit une analyse des travaux d'Ondessonk et de Garakonhié. Le premier a continué l'évangélisation de l'Iroquoisie commencée à Sainte-Marie de Gannantaa. Se promenant parmi les trois tribus de l'Ouest, les Sinèkes, comme on dit, il a baptisé des enfants, soigné et converti des malades, apporté les Sacrements aux pauvres Hurons captifs, aux Français prisonniers. Et les *Relations* ajoutent : « C'est lui qui a détourné la hache des trois nations supérieures de dessus nos têtes; il a écarté les meurtres, qui ont ensanglanté tous les ans nos terres et nos maisons; nous ne nous souvenons que trop des malheurs de l'an passé, qui nous font encore gémir à présent. De plus, il nous a fait respirer cet été un air que nous n'avions point respiré depuis un assez long temps, un air de quelque paix et de quelque repos, et nous a procuré la commodité de faire nos semences sans trouble, et nos moissons, qui sont assez abondantes, sans être teintes de notre sang. Enfin, quelques uns croient qu'il a si bien fait, que nous n'avons plus que deux nations d'Iroquois sur nos bras : celle d'Onneyout et celle d'Agnié. Ces deux nations sont, à la vérité, les plus cruelles, mais les moins nombreuses et les plus voisines. Pour les trois autres plus éloignées, elles se disent bien nos amies et nos alliées... » (1662, p. 17).

Naturellement, il est assez clair qu'en ce vaste ouvrage de pacification, le père Simon Le Moine a agi à l'instigation et en collaboration avec Garakonhié dont la politique pro-française est absolument à l'opposé de la politique pro-hollandaise des Agniers et des Onneyouts. Politique qu'il poursuit tenacement chez les Sinèkes, mais qui ne rallie pas en tout temps tous les membres de toutes ces tribus. L'assistance du missionnaire lui a été précieuse, mais on ne songe pas à poursuivre

cet avantage, c'est-à-dire à envoyer sur les lieux d'autres Français avisés, munis de présents, qui auraient travaillé avec ce chef bien disposé. L'occasion semble passer totalement inaperçue. Comme d'habitude, on discute à Québec. On dit : « . . . Il ne faut prendre autre mesure avec les Sauvages, que celle de leur intérêt ». (1662, p. 17). Et ce bon vouloir « n'empêchera-t-il pas que quelques-uns ne se débandent et ne nous viennent tuer à la dérobée, si bien qu'il n'y a que la seule puissance présente et effective qui leur puisse lier fortement les mains ». Enfin, on ne répond pas avec chaleur aux offres de Garakonthié. On ne voit pas assez lucidement la situation.

Car si justement les Sinèkes apportaient des offres, c'était justement par intérêt. Et ici nous touchons un autre des principes fondamentaux de la politique de Garakonthié. On l'apprendra par un document daté de La Rochelle le 25 janvier 1663 et qui a pour titre : « Mémoire de ce qui est à faire en Canada, dressé sur le rapport des vaisseaux de Plaisance et de la rivière Saint-Laurent ». Il est probablement de la main d'un agent spécial du roi qui a fait un examen rapide de la colonie à l'automne 1662. Nous y voyons sans doute la suite du voyage de Garakonthié que l'on ne trouve nulle part ailleurs. Et elle est assez étonnante. Voici ce qu'on y lit : « Les Iroquois avaient envoyé des députés à M. D'Avagour pour lui demander la paix, et du secours contre les Iroquois qui sont au sud (les Andastes) avec lesquels ils avaient la guerre, ils offraient de nous donner une habitation parmi eux et de nous admettre dans leur pays, prétendant par là se rendre plus forts et se pouvoir mieux maintenir contre leurs ennemis ». La réponse du gouverneur ne diffère guère des anciennes : comment faire des arrangements quand les Iroquois en général manquent de loyauté. La duplicité est leur règle. La France ne s'engagera que si les Sinèkes envoient des otages faciles à garder : femmes ou fillettes que peuvent héberger les Ursulines, ou des vieillards. Garakonthié aurait écouté cette réponse dilatoire. Il aurait décidé de retourner en son pays pour soumettre ces propositions aux trois tribus. Pressées par la nécessité, celles-ci décidèrent d'envoyer une ambassade. Mais l'intervention, à la dernière minute, d'un Huron qui vient raconter que les Français ne songeaient qu'à la vengeance, que des soldats étaient arrivés à cet effet, fait rompre l'entreprise. Et l'on déplore une fois de plus qu'un Français n'ait pas été là pour soutenir Garakonthié et empêcher les intrigues de ce genre.

C'est malheureux, car les Français ont dû l'apprendre de Garakonthié ou du père Simon Le Moine, le problème des Andastes atteignait à ce moment pour les Sinèkes, les trois tribus iroquoises de l'ouest, un point culminant. Attaqués autour de leurs bourgades par des partis de guerre, pillés de leurs fourrures sur la grande piste de l'Iroquoisie, ils étaient à bout de patience. Cette guérilla leur coûtait trop cher. En cette fin d'année 1662, ils voulaient à tout prix organiser une vaste expédition contre les Iroquois du sud qui les harcelaient peut-être depuis cent ans et avec lesquels Champlain avait collaboré. Leur volonté était d'en finir une fois pour toutes, de les détruire et de les disperser comme on avait fait des Neutres, des Eriés, des Hurons. Mais ils n'étaient pas sûrs du succès, ils ne voulaient pas que dans le même temps, ils subissent de la part des Français une attaque par le nord. Ils désiraient la collaboration de ces derniers pour leur organiser, en cas de défaite, des retranchements imprenables, et, si possible, des secours militaires. Alors, comme en 1653 et dans des circonstances aussi dramatiques, ils offraient la paix.

Mais nonobstant les réponses dilatoires de la Nouvelle-France, ils persévéreront dans leur dessein. Car dans les premiers mois de l'année 1663, Onnontagués, Goyogouins et Tsonnontouans mobilisent huit cents guerriers. Ce gros détachement s'embarque dans des canots, sur une rivière qui descend vers le sud, et vogue longtemps. Ils arrivent bientôt devant Andastogué, la seule bourgade de cette tribu, et s'emparent facilement des ouvrages avancés. Ces hommes « se préparent à un assaut général pensant à leur ordinaire enlever tout le bourg, et retourner au plus tôt chargés de gloire et de captifs », (1663, p. 10). Mais ils s'aperçoivent vite que la rivière entoure le village d'un côté et que de l'autre a été construite « une double courtine de gros arbres, flanquée de deux bastions dressés à l'Europenne, et même garnie de quelques pièces d'artillerie ». En un mot ils comprennent nettement qu'ils sont devant des fortifications qu'ils sont absolument incapables de surmonter.

Recourant à la ruse, ils demandent que l'on reçoive dans la place vingt-cinq ambassadeurs qui négocieront un traité de paix et achèteront des vivres pour le retour de l'armée. Les Andastes laissent entrer ces délégués, mais les capturent aussitôt, les font monter sur l'échafaud en face des assiégeants. Ils les brûlent tout de suite et crient « que

ce n'était là que le prélude de ce qu'ils allaient faire chez eux, et qu'ils n'avaient qu'à s'en retourner au plus tôt se préparer à un siège, ou du moins à voir leurs campagnes désolées ». (1663, p. 11)

On imagine le dépit des Sinèkes qui n'ont pas réussi à s'arracher cette épine douloureuse du pied, et qui, bien plus, prévoient qu'ils ne le pourront jamais : les Andastes ont maintenant l'assistance d'Européens. Ils l'ont lorsqu'ils sont sur la défensive, mais s'ils l'avaient aussi le lendemain pour l'attaque dont on les a menacés ?

Une partie du secret de la politique de Garakonhié est évidemment là. En 1662 sous le danger andaste, il parle comme en 1653 sous le danger que présentaient les Eriés. Ces Indiens invitent les Français à se construire une habitation dans leur pays, et se réfugieraient là dans le cas d'une défaite. Ils désirent ajouter à leurs palissades de doubles courtines, de savants bastions et de l'artillerie. Et des armes, des munitions, des armuriers. Et pas d'attaque par le nord. Une politique française avisée aurait largement profité de cette possibilité de négociier.

Quant aux Agniers et aux Onneyouts, ils ont leurs propres luttes à livrer. Ils ne prendront pas part à l'offensive contre les Andastes. En 1662, ils organisent deux expéditions dont l'une se termine par une victoire et l'autre par une défaite. La première, conduite par deux cent cinquante guerriers, se dirige vers Penobscott et l'atteint le 31 avril 1662. D'après un récit anglais, elle tue ou capture une centaine d'Abénaquis, endommage une factorerie anglaise, tue du bétail. Deux fois, ces Indiens auraient assisté les Indiens du Canada et leur auraient tué une centaine d'hommes. D'autre part, les *Relations* racontent que ces Sauvages ont déjà été évangélisés; qu'une délégation de trente Agniers leur serait arrivée un bon jour pour exiger un tribut; qu'ils en auraient d'abord massacré vingt-neuf et auraient renvoyé l'autre, la chevelure à demi enlevée et la lèvre supérieure coupée; et qu'ils l'auraient chargé de dire à ses compatriotes que le même traitement serait infligé à qui leur présenterait de nouveau la même exigence. C'est pour venger cette offense que les Agniers se seraient mis en marche cette année. Ils auraient surpris toute une bourgade qui s'était mise en état d'ivresse avec l'alcool que leur vendaient les Hollandais. Il leur aurait alors été facile de tuer les hommes, sou-

mettre à la torture du feu les femmes et les enfants. Seul aurait été épargné un vieillard qui aurait été plus tard torturé à mort en Iroquoisie.

Mais pour toutes ces incursions, il fallait de l'armement et ainsi de la pelleterie. C'est pour s'en procurer qu'Agniers et Onneyouts conduisent une expédition loin de leur base, à l'entrée du lac Supérieur. Nicolas Perrot et les *Relations* nous en parlent. Il leur fallait savoir si une flotille des fourrures s'y organisait, ou bien la piller si elle était déjà en marche. Naturellement, ils comptaient sur la terreur qu'inspirait leur nom.

Le parti atteint le Sault-Sainte-Marie, le franchit et va camper à cinq lieues de là. La nuit, il aperçoit les nombreux feux d'un autre bivouac. Il envoie des éclaireurs qui découvrent un groupe important de Saulteurs, d'Outaouais, de Nipissings et d'Amikoués qui se rendent justement au Sault pour y pêcher le fameux poisson blanc dans les rapides et chasser l'original. Mais ceux-ci ont aussi posté des sentinelles qui aperçoivent les feux des Iroquois. Aussitôt elles donnent l'alarme et le rassemblement se fait. Ils choisissent un chef énergique qui se met à la tête de la centaine d'hommes qui sont là. C'est un Saulteur. Il envoie en reconnaissance un canot rapide. Ces éclaireurs constatent bientôt que Agniers et Onneyouts ne savent pas qu'ils sont découverts, et qu'ils ne songent aucunement à une attaque immédiate. Ils abordent au rivage, pénètrent dans une forêt épaisse, se glissent assez près pour compter leur ennemis et reconnaître leur position. Ils sont bien en face des Iroquois qui viennent piller leurs fourrures, leurs vivres et détruire leurs villages. Aussi, tout après leur retour, ces Algonquins décident d'attaquer à l'aube. Ils montent dans leurs embarcations, vont s'installer sur une butte qui domine la position de leurs adversaires. Ils donnent de la viande aux chiens pour les empêcher d'aboyer. Au lever du soleil, ils poussent leurs clameurs de guerre et attaquent avec élan, le casse-tête à la main, en courant au bas de leur butte. La résistance des Iroquois, malgré les volées de flèches qui les transpercent, est d'abord assez dure; la jeunesse algonquine se replie. Mais les vieux tiennent bon, la rallie, et c'est bientôt une attaque victorieuse sur toute la ligne. Les envahisseurs subissent des pertes énormes, fuient vers la grève où ils sont poursuivis avec

acharnement et succombent. Les derniers survivants sont bientôt assommés. Seuls pourront s'échapper quelques éclaireurs qui n'étaient pas encore revenus.

Le flair des Iroquois était juste. Les Outaouais vivaient pour le moment à quelques lieues du fond du lac Supérieur. Eux et leurs compagnons, Nipissings et autres Indiens que les Iroquois avaient refoulés dans l'ouest, organiseraient bientôt une flotille des fourrures qui compterait soixante embarcations, qui descendrait la rivière des Outaouais sans encombre et arriverait en Nouvelle-France à la fin de l'été. Le voyage se ferait rapidement sous la direction des sept Français qui s'étaient rendus au Sault-Sainte-Marie et plus loin à l'automne de l'année 1660. Marie de l'Incarnation dira que l'ennemi les guettait : « Nous n'avons pas été trop inquiétés dans ces quartiers de Québec par ces barbares, toute leur attention étant à Montréal et à guetter les Outaouais ». (1662, p. 219).

Les Iroquois auraient aussi dirigé une autre expédition vers le couchant. Probablement contre les peuplades qui apparaîtront plus tard sous le nom de Miamis ou d'Illinois, ou plus simplement contre les Indiens qui occupent le rivage ouest ou sud du lac Michigan et la presqu'île du même nom. C'est une autre vengeance; une attaque serait venue de ces quartiers, il y a huit ou neuf ans. L'hiver passé, les Iroquois de l'ouest auraient brûlé des femmes et des enfants venant du même endroit. Enfin les *Relations* parlent encore de partis de guerre qui se seraient perdus en territoire inconnu. Toutes ces expéditions indiquent assez que les Iroquois sont ivres de leur puissance. Au lieu de concentrer leurs efforts sur la Nouvelle-France, ils dispersent leurs forces numériquement assez faibles, contre les peuplades qui les entourent, dans toutes les directions du compas. C'est une espèce de frénésie militaire qui a besoin de fourrures pour se procurer des armes et des munitions; et c'est pourquoi elle cherche à changer en territoires de chasse inhabités absolument tout le pays environnant la Confédération à des milliers de milles à la ronde. Qui résiste est attaqué; et qui réussit à accumuler des pelleteries subit des pillages ou des tentatives de pillage. Tout cet appareil militaire ne repose que sur un peu moins de trois mille guerriers et c'est pourquoi des revers se mêlent aux succès et que des hommes plus sensés comme Garakonhié ne sont pas toujours rassurés.

Mais après le répit du commencement du printemps et de l'été, une fois la moisson faite, des Agniers reviennent sur le fleuve. Une bande circula dans le bas Saint-Laurent. On en ignore l'effectif, mais elle se promène en sept canots. Ces guerriers « firent 4 cris vers l'Île d'Orléans » dit le *Journal des Jésuites*. (p. 311). L'incident se produit vers le 10 et le 11 septembre. Puis ils y massacrent deux hommes, Jean LeBlanc et un nommé Gabriel. Le 30 du même mois, ils capturent une famille huronne composée du mari, de la femme et de leur fille. Le 6 octobre, on apprendra à Québec qu'ils ont massacré « un autre fils de Mons Couillar, nommé Deschênes... avec un autre français » (313). Et le 6 octobre, ils « prirent dans les champs hurons de l'autre bord un homme et sa femme, et poursuivirent les autres jusques à tirer sur leurs canots lorsqu'ils se sauvaient vis à vis du fort de Québec » (p. 315). Et c'est assez dire qu'ils ne craignaient nullement la forteresse principale de la Nouvelle-France.

Il s'organise une expédition pour chasser ces mécréants. « Environ ce temps, dit le même document, partirent 30 habitants pour la guerre, *Id Est*, pour faire coup, sur les Iroquois... » (p. 313). Ils patrouillent sur le fleuve en aval de Québec et reviennent bredouilles à la Toussaint. On ne rapporte du moins aucun combat.

Ce récit sanglant et monotone doit s'interrompre pour indiquer qu'à ce moment s'amorce enfin en France l'assistance que l'on demande depuis des décades. Quatre navires arrivent en effet à Tadoussac, mais en de tristes conditions. On espérait que le voyage prendrait deux mois et il en a pris quatre. Les vivres ont manqué, les maladies ont sévi. Le capitaine a été insolent, refusant d'obéir à des ordres du roi, et maintenant, il ne veut pas conduire ses vaisseaux à Québec parce que la saison est trop avancée, et parce qu'il craint d'être emprisonné. Pendant la traversée, il a même maltraité « M. Du Monts » un agent du Roi qui vient au pays pour s'assurer de la véracité des dires de Pierre Boucher. D'autre part ce dernier revenait aussi de France et il « était le porteur des lettres du roi »; il a reçu des avanies. Une quarantaine de passagers sont morts.

M. de Monts se rend à Québec; il réquisitionne les embarcations disponibles, organise le transport jusqu'en cette ville des marchandises et des hommes; il a besoin de vivres pour nourrir ces derniers qui meurent littéralement de faim. En route, il avait pris possession de

Plaisance à Terre-Neuve « dont les Anglais ou les Hollandais voulaient se rendre les maîtres » (1662, p. 224). Il y a laissé trente hommes de guerre, un ecclésiastique et des vivres pour l'hiver. Puis il laissera au pays de trois à quatre cents hommes mal en point, mais qui pourront servir l'an prochain. C'est une recrue militaire qui laisse de l'espérance aux Canadiens : on leur promet un régiment pour l'an prochain et « de petits bateaux pour voguer sur la rivière des Iroquois Agneronons, que Sa Majesté veut détruire, afin de se rendre maîtres de tout le pays. Nous estimons que c'est pour cela que Sa Majesté a envoyé M. de Monts en commission pour faire la visite du pays » (Marie de l'Incarnation, II, 225). Evidemment, le secours ne viendra pas si vite mais l'assistance est amorcée.

M. de Monts ne passera que quelques jours au pays. Il examine rapidement les ports, il fait enquête sur Québec et ses environs. Un bon vent du nord-est s'élevant, il se rend jusqu'aux Trois-Rivières « où il a établi pour gouverneur M. Boucher, qui avait déjà commandé en ce lieu ». (Marie de l'Incarnation, II, 224). Il ne peut se rendre plus loin et visiter la région de Montréal. Ce qu'il a vu confirme les assertions de Pierre Boucher. « Après que ce gentilhomme eut examiné toutes choses, il est tombé d'accord sur tout ce que M. le Gouverneur avait mandé au roi, et que M. Boucher lui avait commandé de bouche, que l'on peut faire de ce pays un royaume plus grand et plus beau que celui de France » (Ibidem).

M. de Monts doit repartir vers la fin du mois de novembre. C'est lui qui fait probablement le rapport du 23 janvier, daté de La Rochelle et qui porte le titre suivant : « Mémoire de ce qui est à faire en Canada, dressé sur le rapport des vaisseaux revenus de Plaisance et de la rivière Saint-Laurent ». Il contient le récit des négociations qui ont accompagné la dernière visite de Garakonhié. Cet agent insiste sur la nécessité de porter la guerre chez les Iroquois et de les détruire : ils empêchent les tribus de l'ouest de venir en Nouvelle-France disposer de leurs fourrures; ils sont un obstacle insurmontable au défrichement et à la colonisation. Il estime suffisant d'envoyer huit cents hommes de France et de lever deux cents hommes au pays. Ce millier de soldats pourrait s'embarquer à Montréal dans des canots et atteindre la capitale de l'Iroquoisie, Onnontaé. Le mémoire contient aussi une liste des choses et approvisionnements nécessaires pour une expé-

dition de ce genre. Il importerait de se mettre immédiatement au travail pour préparer les vivres, les munitions, les armes, etc., de même que désigner le régiment et les soldats.

Ce plan est hâtif, peu mûri. On y retrouve la même insistance sur la nécessité de détruire la nation iroquoise que dans les autres documents de la même époque. On ne se rendait pas compte jusqu'à quel point une oeuvre d'extermination était difficile, sinon impossible. En second lieu, il faudra attendre jusqu'à ce chenapan, ce mécréant de Frontenac, pour trouver une solution plus humaine. Placé lui aussi dans une situation redoutable, pendant les trois ou quatre dernières années de son premier passage au pays, il ne se montrera pas sanguinaire du tout. Lui, il a saisi la psychologie des Iroquois. Il demandera instamment des troupes, car la Nouvelle-France est alors presque totalement dégarnie de soldats; ses supplications se feront ardentes, instantes, répétées, de plus en plus tenaces, de dépêche en dépêche. Mais il répète chaque fois qu'il ne sera pas nécessaire de se servir de ces recrues, qu'il ne sera pas nécessaire de faire la guerre ou de conduire des expéditions. Car les Iroquois respecteront une colonie forte, qui exhibe sa force militaire, et la laisseront tranquille. Ils s'en tiendront éloignés. Il ne faut qu'avoir de belles compagnies à leur montrer. Par contre, ils harcèleront et attaqueront un pays sans force et aucun traité ne vaudra plus rien. C'est faute de saisir ce point crucial qu'on n'en peut plus finir avec les guerres iroquoises. La Nouvelle-France, pendant un siècle, paraîtra une proie et sera une proie facile, toujours à la veille de succomber. Mais Frontenac lui-même, d'une si prodigieuse intelligence quand il s'agira du problème iroquois, n'aura qu'une solution incomplète : la colonie pouvait paraître forte avec des soldats, mais elle aurait pu l'être vraiment et largement par une immigration intense qui aurait peuplé le pays et l'aurait développé. Mais ce n'est qu'après de nombreuses expériences et souvent sanglantes que l'on en viendra à ces conceptions. Puis M. de Monts ne saisit pas assez qu'il s'est présenté devant lui une grande occasion de négocier. Pour les Français de cette période, les Iroquois sont des êtres statiques dans leur férocité, leur esprit sanguinaire, leur duplicité, leur cupidité. Or, ils sont simplement des hommes. Ce sera une autre des découvertes de Frontenac. Dès les premiers moments, il les traitera comme aurait pu faire un diplomate habile, flattant avec soin leur vanité, se donnant la peine de trouver des cadeaux de valeur, sachant distin-

quer les plus influents et leur offrir un traitement spécial, capable de leur imposer, de les faire chanter au besoin, de saisir leurs bonnes et mauvaises qualités. Et c'est pourquoi il saura maintenir la paix pendant les dix premières années de son gouvernement, et parfois dans des circonstances dramatiques.

Puis s'ouvre avec fracas l'année 1663. En février commence le fameux tremblement de terre qui durera six mois avec ses secousses persistantes et souvent violentes. La Compagnie des Cent Associés renonce ensuite à la Nouvelle-France qui tombe sous la juridiction du roi. Dans l'acte, on dit que « le nombre des habitants est fort petit, mais même qu'ils sont tous les jours en danger d'en être chassés par les Iroquois ». En mars, la société Notre-Dame de Montréal renonce aussi à ses droits en faveur de Saint-Sulpice. Tous ces événements annoncent une ère nouvelle.

A Montréal, d'autres rumeurs ajoutent d'autres émotions à ceux du tremblement de terre. Elles sont encore à l'effet que les Iroquois ont résolu d'attaquer le poste, de s'en emparer à tout prix, de s'établir sur les lieux comme à l'endroit stratégique de la colonie. Maisonneuve veut parer à cette invasion. Le 27 janvier 1663, il institue la fameuse milice de la Sainte-Famille. Que les hommes qui veulent se dévouer se forment en escouades de sept personnes, qu'ils élisent un caporal et aillent le trouver. C'est le 28 janvier que cette invitation est lue à la fin de la messe et ensuite affichée. Le 1er février, le gouverneur peut compter sur vingt escouades de colons. Du coup, il a sous la main un groupe de guerriers qui ne manque pas de valeur pour faire face aux continuelles embuscades. Puis il fait tenir en bon ordre les redoutes construites ici et là. Des hommes armés les gardent nuit et jour; il donne la propriété de ces ouvrages à des hommes bien connus par leur courage, qui commencent à y résider comme Urbain Tessier dit Lavigne, François Bailly, etc...

Puis, dans le même temps, se rompt la négociation qui aurait pu apporter un soulagement réel. Décontenancés, humiliés par leur défaite aux mains des Andastes, les Sinèkes subissent en plus une épidémie de petite vérole qui fait de nombreuses victimes. Ils pensent de nouveau aux Français, « qui seuls peuvent les conserver, fortifiants leurs bourgs et les flanquants de bastion », pour les rendre imprenables, comme d'autres Européens ont organisé la défense des

Andastes. Car l'attaque peut venir du jour au lendemain; alors ils préparent une ambassade de grande classe, de beaux présents « pour nous venir inviter... d'aller de nouveau habiter leurs terres, avec dessein de nous faire espérer de leurs petites filles en otage, comme nous leur avons demandé souvent, pour les mettre chez les Mères Ursulines... » (1663, p. 11).

Au moment même où les délégués se mettent en marche, survient un Huron iroquoisé qui s'est échappé des Trois-Rivières. Il leur raconte toute une histoire, qui n'est pas fautive d'ailleurs. La Nouvelle-France, dit-il, se prépare à une guerre cruelle contre l'Iroquoisie; des milliers de soldats ont franchi la mer pour prendre d'assaut leurs villages. On massacra les ambassadeurs.

Sauf ce dernier point et une exagération sur le nombre des soldats que M. de Monts a amenés à Québec, le récit n'est-il pas exact ? Alors, personne n'est là pour continuer le travail diplomatique du père Simon Le Moine, favoriser d'autres négociations encore et toujours. Les ambassadeurs ne partent pas. Un seul a le courage de poursuivre la route et il se rend jusqu'à Québec, mais on devine dans quelles dispositions d'esprit. C'est-à-dire avec méfiance; et sa défiance engendre en retour celle des Français qui poursuivent d'ailleurs leur dessein secret. Aussi les *Relations* disent : « Nous l'avons reçu comme ami; mais nous l'avons regardé comme espion, car nous n'avons pu voir clair dans ses discours, tant ces peuples sont couverts et rompus à la dissimulation » (1663, p. 11). Ainsi voltige au-dessus de la Nouvelle-France, depuis dix ans, mais sans se fixer d'une façon stable, une possibilité d'alliance avec les Sinèkes qui n'était pas facile à exécuter ou à maintenir sans une connaissance intime des événements et de la politique iroquoise, et sans agent sur les lieux.

Car, comme on peut le voir depuis le début, trop de gens s'opposaient à cette coalition et tentaient de l'empêcher par tous les moyens. Tous les Hurons d'abord qui craignaient sans fin que la Nouvelle-France fasse sa paix avec l'Iroquoisie en les abandonnant seuls aux coups de ces mêmes Iroquois. Sentiments que l'on retrouve chez les Algonquins, les Outaouais en particulier, qui jettent continuellement des bâtons dans les roues, et suscitent, comme on vient de le voir, et susciteront des événements graves. C'est le prix que paiera l'administration française pour avoir délaissé des Indiens qui s'étaient dévoués pour

elle. Il faut mentionner en second lieu les Hollandais d'Orange qui ne veulent à aucun prix de cette diversion des fourrures iroquoises par Montréal et Québec; et leurs âmes damnées, les Agniers et maintenant les Onneyouts, qui jouent leur jeu et qui sont dans leurs intérêts; ils ne pourraient pas agir autrement, car leurs bourgades sont trop rapprochées d'Orange et de Schenectady et pourraient être détruites facilement en cas de révolte. C'est assez dire quelles intrigues sans fin on joue et l'on jouera contre le dessein des Sinèkes qui ne rencontrera auprès d'eux que ruses subtiles ou violentes.

Puis cette croyance dans la duplicité fondamentale des Iroquois, les Agniers en donnent une autre preuve dans le moment présent. Au mois de mai, sept Agniers paraissent sur les coteaux de Montréal. Ils demandent à parler à Maisonneuve, celui-ci les écoute. Ils proposent une ambassade qui réglerait le problème de la paix. On leur donne trois présents pour leur assurer que leurs délégués officiels recevront une réception amicale. Les visiteurs sont d'accord. Quatre d'entre eux se font otages et demeureront ici; les autres retourneront en leur pays, rassembleront les sachens et hâteront le départ des négociateurs. Les Français conduisent les quatre étrangers dans une cabane de Hurons. Ce ne sont que festins et danses. On s'offre des présents réciproques. Le soir, au son de la cloche, on se rend de compagnie aux prières. La soirée s'écoule en divertissements. A minuit, les Agniers se relèvent, égorgent un Huron, deux femmes. Un adolescent s'échappe. Trois filles sont capturées et emmenées en captivité. Quand les Français arrivent, l'ennemi est en fuite, la femme conserve encore une étincelle de vie. Autrefois prisonnière en Iroquoisie, elle jouait le rôle de bonne samaritaine et assistait les suppliciés.

Et tout de suite l'on voit jusqu'à quel point va conduire cette imprudence et cette ignorance de ce qui se passe vraiment en Iroquoisie. Les Hurons n'ont plus qu'une volonté : se venger. Ils attendent leur heure. Le 26 mai se présente à Montréal un canot, mais monté par cinq Onnontagués, c'est-à-dire des Iroquois avec lesquels on pourrait s'entendre. L'un d'eux est malade, demande d'être admis à l'hôpital. Les religieuses le soignent bien et au bout de huit jours, il en sort, guéri. Français et Hurons croient que ces gens sont venus pour espionner. On les laisse partir. Puis les Hurons vont se poster au bout d'une pointe de terre que leur canot doit contourner. Quand il est bien en vue, c'est

une fusillade qui tue un Onnontagué à qui on enlève la chevelure, qui inflige des blessures graves aux autres. Les Français réussissent à retirer ces derniers des mains des Hurons; l'un d'eux se convertira.

Un esprit lucide aurait deviné qu'à ce moment, il n'y avait rien à espérer des Agniers. Une quarantaine d'entre eux s'étaient postés dans un champ de broussaille près du fortin, le 12 mai, veille de la Pentecôte. Le jour vient, et les colons arrivent pour s'occuper de leurs semailles. Soudain, l'ennemi fait une décharge générale de ses mousquets et se rue particulièrement sur deux d'entre eux. Ils réussissent à les garotter. Satisfaits de cette prise, ils retournent en leur pays. L'un des captifs échouera aux Onneyouts, le second aux Agniers, qui descendront le fleuve pour remonter ensuite le Richelieu.

Mais cette bande ignorait ce qui l'attendait. Les Algonquins, trop menacés, avaient quitté Sillery pour se réfugier dans un fortin construit au coeur de Québec. Une quarantaine d'entre eux décident d'aller à la « petite guerre » au commencement de mai. Un Français les accompagne. Ils atteignent le lac Saint-Pierre, pénètrent dans la rivière Richelieu, et, ne rencontrant pas d'ennemis, se rendent jusqu'au lac Champlain où ils se postent en observation. Et voici qu'arrive non loin derrière eux la bande des Agniers qui a capturé deux Français à Montréal et qui en ramène un.

Les Algonquins ne révèlent pas leur présence. Ils la laissent passer en avant et bientôt camper. La nuit, deux d'entre eux vont étudier attentivement le bivouac ennemi et reviennent avec des renseignements exacts. Alors, leurs compagnons les suivent et tous vont se mettre à l'affût autour des hommes endormis. Ceux-ci ont pour chef un guerrier célèbre en Iroquoisie : Garistersia. Il s'éveille, il donne l'alarme. Les Algonquins déchargent leurs arquebuses dans la cohue. Puis la hache et l'épée à la main, ils assaillent tout le groupe, hurlent et frappent. L'obscurité est encore épaisse. Gahronho, le chef des Algonquins, rejoint le chef ennemi, surnommé Le Fer, et le tient bientôt aux cheveux. Celui-ci refusant de se rendre, il reçoit sur la tête un coup de hache qui met fin à ses jours. Alors, les Agniers survivants ne songent plus qu'à la fuite. L'un d'eux court encore le corps traversé d'une épée. Immobilisé, lié au sol, le prisonnier de Montréal le voit passer, il suit toute la scène du regard. Au moment de recevoir un coup, il s'écrie : « Je suis Français ». On l'épargne, on le reconnaît, on le libère avec tant de

hâte qu'on manque lui couper une jambe. En quelques minutes, dix Agniers ont perdu la vie, trois sont capturés, bien d'autres sont blessés qui ont encore la force de fuir.

Le 24 mai, cette troupe est de retour à Québec avec ses scalpes et ses captifs. Leur absence a duré trois semaines. Cette fois, pas de séance de torture ou de supplice par le feu. Des missionnaires instruisent et convertissent les Agniers. Deux seront simplement fusillés. Le troisième a la vie sauve car il est le fils d'un Huron de Québec enlevé par les Iroquois en sa plus tendre enfance et élevé parmi eux. On le rend à son père.

Puis trente-cinq Français, dont la moitié sont des soldats et l'autre moitié des colons, imitent cette bande algonquine et partent pour la petite guerre. Ils se répartissent en neuf canots et, le 8 juin, voguent la galère sous la direction de Monsieur le Chevalier. Après avoir vainement cherché l'ennemi, ils reviennent sans l'avoir rencontré.

Pourtant l'ennemi erre encore en Nouvelle-France. Le 11 juin, Ville-Marie enregistre la perte de Léon Huguenier, âgé de trente-neuf ans, tué par les Iroquois et dont les obsèques auront lieu le 12. Puis les Onneyouts qui ont fait le coup captureront Simon des Prés dit Berry, le tortureront et le brûleront vif en leur village.

Et c'est tout de suite après, le 14, que Maisonneuve publiera une nouvelle ordonnance. Bénigne Basset arpentera de nouveau les terrains des particuliers. Il posera des bornes. Chaque Montréaliste connaîtra bien les limites de sa propre concession et fauchera avec soin les broussailles et « ferdoches » qui s'y trouvent. Les Iroquois ne savaient que trop souvent s'y dissimuler pour tuer ou saisir des colons.

M. d'Avaugour part en 1663 au milieu d'une paix relative, inquiète, assez souvent brisée par de petits combats. Il a appris le 7 juillet que le roi n'enverrait pas encore cette année les deux mille hommes promis et que l'offensive était ajournée. Mais il a conçu comme ses prédécesseurs une haute idée du vaste empire qui s'offre à la France au Canada, déclarant net que les guerres coûteuses d'Europe se livrent pour des parcelles de terre tandis que quelques milliers d'hommes donneraient des immensités en Amérique. Il ne veut pas que l'on abandonne la Nouvelle-France et présente deux plans. La simple défensive passive nécessiterait de nombreux forts, pense-t-il : un fortin à Lévis;

un sur chaque rive, avec artillerie aussi, à douze lieues au-dessus de la capitale; deux au-dessus des Trois-Rivières, car les « Iroquois... viennent fondre en cet endroit plus qu'à aucun autre »; soit un à Nicolet et l'autre à la Pointe du Lac. Le fort Richelieu devrait être reconstruit, mais plus grand. A Montréal, de même. Des patrouilles circulant d'un ouvrage à l'autre tiendraient le fleuve libre. Quinze cents hommes suffiraient.

M. d'Avaugour n'a guère confiance dans le plan offensif que l'on adoptera en dernier ressort en 1665 : l'envahissement de l'Iroquoisie avec base en Nouvelle-France. Les deux cents lieues à franchir par les voies navigables et les pistes de forêt lui paraissent un obstacle trop sérieux. Les transports de munitions et de vivres ne lui paraissent pas faciles, avec les rapides et les chutes qui s'interposent. Il vaudrait mieux obtenir de la Hollande la permission de passer par l'Hudson qui est navigable jusqu'à Orange, aujourd'hui Albany, au seuil même du pays des Agniers et des Onneyouts. Il n'y aurait plus que douze lieues à franchir pour les atteindre.

Alors M. d'Avaugour, comme tous les coloniaux de la Nouvelle-France, depuis plusieurs décades, propose à son tour la conquête de New-York et de la Nouvelle-Hollande. C'est la solution qui réglerait tout car c'est de là que partent en réalité cette petite guerre et ces expéditions qui harcèlent la colonie. L'Iroquoisie se soumettrait tout de suite, sinon, il serait facile de l'extirper de la face de la terre. Trois mille soldats suffiraient à cette entreprise. Sans compter qu'ensuite la France pourrait avoir des communications avec ses colonies américaines douze mois par année.

Le moment semblait singulièrement propice. Aussi faible que la Nouvelle-France d'une certaine manière, la Nouvelle-Hollande ne réussissait pas à terminer une guerre qu'elle avait avec une peuplade sauvage, les Indiens d'Esopus.

En désespoir de cause, M. d'Avaugour parle d'une proposition singulière. « Le major de Boston, la principale ville des Anglais en ce pays, dont le nom est le major Québlin, a autrefois proposé d'entreprendre la destruction entière des Iroquois pour la somme de 20,000 francs seulement ». Il faudrait faire enquête sur cette offre. Puis il parle

plus sensément en proposant d'établir des soldats sur les terres dans la vallée du Saint-Laurent. On pourrait leur assurer leur subsistance pendant trois ans.

Alors M. d'Avagour n'aboutit pas à la politique plus juste de Frontenac : une colonie forte, puissante, prospère, sera automatiquement respectée par les Iroquois sans qu'aucune guerre soit nécessaire. Les Iroquois ne sont pas des imbéciles à ce point. L'arrivée de quelques soldats en 1663 les fait déjà réfléchir. De même que celle de colons, cette même année.

A condition naturellement qu'on ne publie pas sur tous les toits qu'on veut les détruire, mais que l'on ouvre les négociations pour s'entendre.

Et le temps passe. Les Anglais ont déjà les yeux ouverts sur New-York, et sur l'actuel Etat de New-York qui s'appelait alors la Nouvelle-Hollande. Celle-ci était comme une proie offerte aux puissants rapaces qui les entouraient. Ils nous avaient fait un mal énorme par l'entremise de ces Iroquois qu'ils avaient armés, qu'ils armaient sans fin et qu'ils lançaient contre nous.

Le jeune Louis XIV comprendrait-il l'immense envergure de l'aventure américaine qui s'offrait alors à lui ? Aurait-il la lucidité suffisante pour saisir dans les politiques qui s'offraient à lui celle qui était juste et qui serait à la longue une source de grandeur et de force. Oserait-il mettre la main sur New-York et s'assurer avec soin un immense empire français ?

Non, dans deux ans, c'est l'Angleterre qui mettra la main sur la Nouvelle-Hollande. Ce sont les Anglais qui s'installeront dans la Nouvelle-Hollande, s'allieront aux Iroquois, et nous assureront de nouvelles guerres iroquoises encore plus sanglantes que les premières.

Jés. Paul Desrosiers.